

# MOUSTAPHA, JEUNE IMMIGRÉ CAMEROUNAIS PARTIS EN LIBYE ONT ÉTÉ VENDUS PLUS CHER

Sarah DUMEAU

*Le jeune homme a l'air grand et robuste. Musclé, le regard vif, il arbore un large sourire. À seulement 23 ans, Moustapha a dû traverser l'Afrique avec un pied blessé pour fuir le conflit qui embrase le Cameroun depuis des mois. Ses mots sont pesés, son ton est calme : la sérénité qu'il affiche force le respect. En août 2018, il s'est retrouvé à Bordeaux, où il a erré pendant quelques mois. Il dormait dehors, se levait tôt pour aller aux Restos du Cœur profiter d'une bonne douche et parfois d'un petit déjeuner. Maintenant, sa demande d'asile est en bonne voie pour aboutir. Après deux opérations, son pied se reconstruit doucement. Il a fini par obtenir un logement auprès du CADA (centre d'accueil pour demandeurs d'asile). Moustapha a accepté de revenir avec nous sur son parcours si singulier mais qui raisonne avec tant d'autres : de Mamfé, ce petit village situé au Sud-Ouest du Cameroun qui l'a vu naître, en passant par Kano, au Niger, jusqu'à la ville algérienne de Tamanrasset ; des eaux bleues de Gibraltar jusqu'à Bordeaux.*

*«Je suis parti du Cameroun parce que chez nous depuis 2016 ça n'allait pas» m'annonce-t-il d'emblée. Le Cameroun est un pays bilingue partagé entre une région anglophone et une autre francophone. S'estimant discriminés dans l'accès aux droits par la politique du président francophone Paul Biya, les anglophones protestent depuis 2016. La violence des répressions a ancré le pays dans une crise profonde. Par les armes, des groupes de jeunes réclament la création d'un nouvel Etat indépendant : l'Ambazonie. Moustapha, anglophone d'origine, a refusé de s'enrôler avec eux dans la lutte armée. « Moi j'avais plein de projets, j'avais une plantation de*



Crédit photo : Sarah Dumeau

*tomates qui pouvait bien me rapporter, il ne me restait plus que deux mois pour que je puisse récolter » m'explique-t-il. Mais pour les séparatistes, refuser la lutte c'est cautionner le système. Le jeune camerounais a alors subi « le*

*châtiment » : son frère a été tué, sa maison incendiée. Moustapha a lui-même reçu de l'eau bouillante sur le pied et sa mère a été brûlée à l'acide. La seule solution : fuir pour éviter de plus lourdes représailles.*

# INSTALLÉ À BORDEAUX : « CEUX QUI SONT QUE MOI »

## La fuite

Le 5 mai 2018, Moustapha quitte le Cameroun. Dans sa mémoire, cette date est restée gravée. C'est la seule dont il se souvient avec précision. Un chauffeur de taxi qui l'aidait parfois pour ses plantations accepte de le conduire jusqu'au Nigéria. « *Il faut que tu te soignes et d'ici 5-6 mois tu reviens au village* » lui conseille-t-il. La traversée s'avèrera beaucoup plus longue et douloureuse que prévue. Moustapha arrive à Ikom, proche de la frontière camerounaise. Il y rencontre une femme mais cette dernière refuse de le conduire à l'hôpital : « *C'est trop risqué* ». Elle l'envoie jusqu'à Kano, à l'autre extrémité du Nigéria. Là-bas, personne. « *C'était une façon pour la dame de se débarrasser de moi* », comprend-t-il trop tard. Blessé, Moustapha se réfugie dans la mosquée de la ville, où il dort à même le sol. Le lendemain, des musulmans venus prier le découvrent, presque inconscient : « *Tu ne peux pas rester ici avec ton pied, personne ne prendra soin de toi* ». Après lui avoir prodigué les premiers soins, les deux hommes le font transporter en moto jusqu'au Niger. « *Par contre, il faudra que tu travailles pour rembourser l'argent* », insistent-ils.

A Zinder, au Niger, Moustapha fait la connaissance de « M. Baba ». L'homme est impliqué dans du trafic d'êtres humains. Tous ceux qui arrivent ici vont partir soit en Algérie soit en Libye pour être vendus. Moustapha le comprend trop tard. Ici, tout le monde ne parle pas l'anglais et il ne comprend pas leur arabe. Transporté en voiture avec d'autres immigrés, dont des femmes, il rejoint la ville d'Agadez. Dans son malheur, Moustapha explique avoir eu « *la chance d'être dans le pick-up qui partait en Algérie* ». « *Ceux qui sont partis en Libye ont été vendus plus cher que moi* ».

## Atteindre l'eau bleue

Après 3 jours de traversée du désert, Moustapha atteint la ville de Tamanrasset, en Algérie. Il y passera plusieurs semaines. Pendant toute sa traversée, il n'a pas pu prendre soin de son pied. Il souffre : « *la seule chose que je faisais c'était verser de l'eau pour nettoyer le sable qui restait collé* ». Moustapha sera contraint de travailler pour son hôte qui lui réclame de l'argent. Il fera la connaissance d'autres immigrés, « des frères », comme il les appelle, nigériens. Surs d'eux, ils avaient caché de l'argent et réfléchissaient à une évasion. Moustapha décide de les suivre. Le taxi accepte de les emmener, le soir venu, à plusieurs kilomètres d'une ville voisine pour éviter les patrouilles algériennes. D'Ain Salah, les jeunes immigrés parviendront à rejoindre Oran où Moustapha pourra enfin bénéficier de quelques soins médicaux. Ils s'y établiront quelques semaines, dans le quartier des Amandiers. Le jeune camerounais a une mémoire précise des lieux qui ont constitué son chemin vers l'exil.

Sur les conseils d'autres immigrés, les jeunes africains prennent ensuite la direction du Maroc. A Nador, Moustapha arrive à convaincre des frères camerounais de le laisser monter sur l'embarcation de fortune qui prend la direction de l'Espagne. Il n'a pas d'argent mais possède la force nécessaire pour payer. « *On a commencé à payer jusqu'à ce qu'on ait vu l'eau bleue : que l'on arrive à la méditerranée* ». Il est entre 10 et 11h du matin : les jeunes hommes paient depuis près de 6 heures. Ils sont exténués. La Croix Rouge espagnole leur porte secours non loin du port de Malaga.

## « Recommencer tout à zéro »

« *Ici vous avez le droit de rester 3 jours puis on peut vous aider à payer le transport dans la ville où vous avez quelqu'un* » lui annonce la Croix Rouge espagnole à son arrivée. Moustapha n'a personne. On lui conseille de se rendre en France. Arrivé à Bordeaux, il n'a plus un sou en poche. Il va errer : à la rue, puis dans des squats, jusqu'à sa rencontre décisive avec deux bordelais qui décident de l'aider. Quand je l'interroge sur l'accueil qu'il a reçu en France, Moustapha se sent reconnaissant, surtout des soins médicaux reçus, même s'il confie s'être senti seul avant sa rencontre avec ceux qu'il considère comme ses bienfaiteurs : « *Grâce à eux on parvient parfois à avoir du sourire au bout des lèvres, à oublier tout ce qu'il s'est passé et recommencer tout à zéro* ».